

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 51

Artikel: Patrie suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

2 juin 1705. — Mons. le procureur des pauvres fera faire un habit de quelque petite étoffe (bon marché, sans doute) et trois chemises à Mlle Rippon et luy dira que si elle les vend, on la mettra à la Discipline.

9 juin 1705. — On permet à Mons. le conseiller Matthey de deffendre aux Demoiselles Moleri de s'asseoir au bancs qu'elles se mettent (en Saint-François, sans doute). Mons. le banderet de Bourg regardera en quelque coin quelque place pour les Demoiselles Moleri.

29 juin 1705. — Chs Baroque (sic) ayant esté a diverses reprises congedié et estant revenu sera congedié par serment et condamné a tous dépends et s'il revient on luy donnera le fouet. (On n'est pas plus baroque de revenir quand on n'est pas désiré).

21 juillet 1705. — Aux chasseurs d'Eclagnens qui ont tué un loup, une louve et quatre petits cinq florins en charité.

Patrie Suisse. — Le No 1022 (11 décembre) nous apporte de nombreux portraits : ceux de trois disparus, le juge fédéral Zraggen, du banquier et homme politique Armand Pignet, du populaire préfet d'Aigle Charles Maison ; puis quatre portraits de représentants des lettres et de l'enseignement : MM. Claude du Pasquier, le nouveau recteur ; Jean de la Harpe, récemment appelé comme professeur de philosophie à l'Université de Neuchâtel ; l'écrivain Edmond Gilliard ; le critique Charly Clerc.

L'inauguration, à Maiefeld, de la plaque commémorative du colonel Sprecher von Bernegg, et des scènes de la Fête de l'Escalade de 1929 ; des vues de l'exposition de Barcelone y font la part de l'actualité.

A noter d'intéressants souvenirs d'un Suisse au Colorado, E. Penard.



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

IV

Ainsi la matinée passa.

Vers midi, heure de manger la soupe, les travailleurs s'arrêtaient.

Depuis l'aube, ces hommes n'avaient pris qu'une croûte de pain et un verre de schnaps ; histoire « de se maintenir » voilà tout. Silas chercha son compagnon.

— Et le Marseillais ? Où donc est l'homme de la Cannebière ?

On s'interrogeait avec un certain étonnement. Maintenant que la grosse bourrée de besogne était passée, maintenant qu'il y avait loisir à regarder autour de soi, l'absence du « grand singe » — son sobriquet à lui — devenait remarquable, car elle semblait à tous dater de loin.

— Dis donc, Suisse, tu as couché avec le type. L'as-tu vu au réveil ?

Silas, tout abasourdi, se rappela sa surprise de se voir seul étendu dans le foin du bourgeois.

— Mais non que je ne l'ai pas vu.

— Et toi, Parisien, quand tu es venu ?

— Pas plus de Marseillais que de sous dans ma poche...

— Alors, il s'est tiré des pieds, c'est clair.

— Un drôle de type...

Ils continuaient leur route vers la ville, lorsque Silas eut une idée.

— Attendez une minute, je reviens.

Et, sans plus, il se mit à courir à toute vitesse vers les roulottes alignées au fond de la place. D'un bond, il sauta dans la voiture aux bagages — la seule dont la cheminée ne laissât échapper aucune fumée —. Il fureta dans la carriole sombre, cherchant à droite, à gauche, tâtant de ses mains nerveuses avec des soubresauts d'inquiétude, avec des halètements d'appréhension. Et, peu à peu, le soupçon subit et brutal qui, sur la route, l'avait saisi, parut se réaliser, se solidifier... Alors, tout à coup, il eut un cri de rage et d'indicible désespoir.

— Volé... volé... Canaille... Oh ! la canaille, il m'a volé... ma pauvre petite malle...

Puis, vaincu, il s'assit sur un amas de chaî-

nes, de crochets — accessoires, ustensiles — et, la tête dans ses mains, les coudes sur les genoux, il pleura, pleura comme un gosse, avec des sanglots douloureux, de ces secouées sinistres qui crient la défaite absolue, l'anéantissement de toutes les espérances... Et il répétait, sur un ton lamentable :

— Ma pauvre petite malle... ma pauvre petite malle.

L'idée de courir après le voleur, de l'arrêter, de l'accuser, il ne l'avait pas. D'un seul coup, toute illusion, en lui, s'était détruite, et au fond de son immense chagrin, il apercevait Paris — ce Paris inconnu — comme une ville merveilleuse, comme une cité inaccessible — sauf en rêve — une Jérusalem superbe près de laquelle il passerait, côtoyant le but, frôlant le bonheur, et ne pouvant, dans sa misère, l'atteindre.

Car Silas ne voulait pas « faire son entrée » en guenilles et en bottes percées.

Cependant, le désespoir se calma, et la pensée de reconquérir, si possible, le bien perdu, mit quelque ordre en la cervelle tourmentée du pauvre. Justement miss Percy — haute école très moderne — passait devant la voiture aux bagages ; elle vit Silas larmoyant et s'arrêta.

— Mais qu'avez-vous donc ? un chagrin d'amour ? elle vous a lâché ?

Et l'espigle riait d'un rire clair, prononçant ces phrases ironiques avec un joli accent faubourien, des intonations montmartroises, car cette miss était fille du pavé parisien.

Silas releva la tête, regardant cette jeune femme élégante, quoique la robe fût un peu râpée et le chapeau légèrement défraîchi. Et ce regard était si triste, que Miss Percy n'eut plus le courage de plaisanter.

— Non, là, sans blague, qu'y a-t-il ? Le patron vous balance, ou bien cet imbécile de William vous a flanqué une amende ?... Parlez donc !

Alors, tout heureux de cette sollicitude plus fraternelle que féminine, Silas raconta son aventure, ornant le récit de douloureuses lamentations et disant, en des phrases désespérées, la ruine absolue de ses rêves, l'impossibilité de ses désirs, tout l'irréparable, tout.

— Mes habits, Miss, mon argent, jusqu'à mes bottes... des bottes magnifiques, que j'avais faites à petits coups, et soignées... Non, voyez-vous, c'est être peu de chose, bien peu de chose... voler un pauvre bougre...

Et il se prit à deux mains la tête, mais l'écuillère, plus énergique et plus faite aux vicissitudes, tantôt comiques, tantôt tragiques, de la vie errante, ne se laissa pas larmoyer davantage.

— C'est pas tout ça ; c'est pas tout ça. Posez cette figure de croque-mort et courez à la police, là-bas, à côté de l'église... Voyez-vous ? On peut lire d'ici l'affiche : *Polizeiamt*. Vous leur racontez votre affaire ; il faut se débrouiller, que diable... Allons, hop !

Elle accompagna ces derniers mots d'un geste de sa cravache. Et Silas se réveilla. Jusqu'alors, tout à sa brutale surprise, il n'avait point songé à mettre sur les traces du gredin, la maréchassée alsacienne. D'autre part, une timidité très explicable le retenait. Comme la grande majorité de nos paysans, il s'effrayait à la pensée d'avoir à démêler, même comme plaignant, quelque chose avec la justice.

Cependant, il obéit, et tout courant, arriva au *Polizeiamt*. Comment s'expliqua-t-il ? Le commissaire comprenait-il mal le français ? ou bien, prévenu contre les saltimbanques, mit-il de la mauvaise volonté à ouïr la plainte ? Mais le fait est que ce fonctionnaire finit par demander à Silas ses papiers, ses « *Legitimationsdocuments* » et qu'il garda le pauvre sous clef, malgré ses protestations et ses phrases indignées, jusqu'à ce que le régisseur du cirque fût venu le réclamer en produisant les documents exigés.

Quant au voleur, quant à la malle, le commissaire promit alors de s'occuper de l'un et de rechercher l'autre. Espérons qu'il aura réussi. Mais Silas n'en entendit plus parler.

* *

Et le voyage continua, bien tristement, presque lugubre. A cette heure, l'ex-cordonnier n'a-

vait plus aucun but et peu lui importait l'itinéraire, les stations, les étapes. Il était devenu quelque peu taciturne, se bornant à son travail quotidien, ne frayant avec personne, toujours sur le qui-vive, quoique, hélas ! il n'eût plus rien à préserver des tentatives conquérantes d'autrui.

Chez un bric-à-brac il acheta, pour deux ou trois francs, une vieille capote militaire, et c'est, drapé dans ce vêtement assez ridicule, qu'après deux mois de voyage, Silas Bolomey, trotinant à côté de la voiture aux bagages, fit son entrée — plus navré que joyeux — dans Paris la grande ville.

Il ne fut certes pas des plus gais, ce premier séjour en France. Silas gardant en lui comme une vague rancune contre la vie, contre les aléas qui détruisent les espérances, contre les désillusions quotidiennes, et il se faisait quasiment misanthrope.

Une crainte aussi — une crainte puérile — le tourmentait. Si ce cousin inconnu venait par hasard, dans la baraque, s'il le voyait ainsi vêtu, ainsi misérable. Quelle honte !

Cependant, la réflexion lui donnait des idées plus claires et il se résignait à cette existence qui, pour le pauvre palefrenier, était banale, partagée entre le soin des poneys savants et le nettoyage des écuries.

Après un mois de séjour à Paris, la caravane reprit sa course fantaisiste à travers les départements, et cette course peu récréative dura trois ans sans que Silas montât en grade et sans qu'il songeât sérieusement à quitter la ménagerie-cirque où cet abominable Marseillais l'avait fait engager.

(A suivre.)

Prosper Meunier.

Théâtre Lumen. — A l'occasion des fêtes de Noël, un des meilleurs films français connus à ce jour : *L'Ami Fritz*, interprété par Léon Mathot, Huguette ex-Duflos et le regretté de Max. Au même programme : *Siam, le pays des éléphants blancs*, documentaire.

Royal Biograph. — Une grande comédie d'aventures dramatiques : *Jalma la double*, d'après le roman de Paul d'Ivoi, œuvre des plus émouvantes qui plaira par son scénario plein d'imprévu et son interprétation remarquable. Au même programme, le *Ciné Journal suisse* et une comédie comique.

Pour la rédaction :
J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

LAUSANNE

Buffet de la Gare C.F.F.

André Oyex

Toutes spécialités de saison

Nos vins du pays réputés

Achetez vos chemises
chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE